

Un policier... à la hauteur

Autor(en): **Molles, J. / Molles, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **74 (1947)**

Heft 4

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226355>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



La poudze et l'asticot

L'oncle, le « go » et le mineur !



Ça avait commencé trois jours avant... Un des mineurs d'Oron s'était baigné après dîner malgré les articles de la *Feuille d'Avis*, et depuis on ne l'avait plus revu... mais je n'en savais rien et l'oncle non plus.

Après avoir renoncé au lac à cause des bateaux, du mouillon et des naufrages possibles, l'oncle avait décidé de faire de la rivière.

Je vous demande un peu, de la rivière !...

Enfin on est parti au premier train pour le Creux de Châtillens. Le « go » est grand, profond et plein de « gozons », de chevesnes, sans parler des quelques truites, qui, têtues, ont décidé d'y rester malgré le service des eaux de l'Etat... et puis on peut y pêcher même au bouchon, alors, pour un débutant...

Nous voilà au bord de notre creux, côté face au Grenet. L'eau est claire... mauvais pour l'oncle... Le grand cabas à fleurs jaunes est posé dans l'herbe. L'oncle est content, il est au sec... On déplie, je monte ma canne, la grande verte... un vieux cadre avec encore cinquante mètres de « Peril », une 3x, deux plombs, une plume, et départ... Tout de suite une touche et je ramène une de ces têtues d'un joli poids...

— C'est tout simple, dit l'oncle.

— Oué... tiens la canne.

L'oncle lance, s'accroche, relance, me tend la canne...

— Comment fais-tu ?... diable !

— Comme ça !!! Tu saisis ?

Je lui passe la ligne, la plume dans le courant... de nouveau une touche, l'oncle ferre trop fort, ramène, juste pour lui voir le museau.

— C'est tout simple...

Un grognement me répond ; mais l'oncle s'y fait, il en ramène une à ses pieds... elle file tout de même, il me repasse la canne, je fais encore quelques lancers prenant le creux vers le haut, résultat : deux truites et deux gozons.

Alors là... j'aperçois dans l'eau comme une statue, je regarde, j'appelle l'oncle...

— C'est un homme... Qu'est-ce qu'il peut bien faire ici dedans.

— Rien.

C'était le mineur.

L'oncle a été chercher le gendarme d'Oron ; on a tiré le mineur sur la berge. Le docteur l'a regardé un peu partout, l'a déclaré mort officiellement... ; pour que tout soit en ordre, le gendarme nous a demandé nos noms... le nom de ma mère, de mon père, de la mère du père de l'oncle, de quoi ils étaient morts, ce qu'ils faisaient dans la vie, etc., etc... Puis les officiels nous ont laissés sur la berge.

L'oncle regardait son horaire... Le cabas à fleurs jaunes vide... des papiers et des cornets flottaient dans le bas du « go ».

L'oncle n'est plus jamais revenu à la pêche. Il va de temps en temps manger une friture au Port de Pully, c'est plus simple.

Un policier... à la hauteur.

On ne va pas me croire ! Je vous donne pourtant la recette.

Depuis Les Cullayes ce chien-loup nous suivait, mon oncle, ma chienne Diane et moi-même. La plus embêtée, c'était encore la chienne. Furieuse, elle montrait ses crocs à l'intrus, en grondant férocement. Lui, impassible, haut sur pattes, aristocratique avec ses oreilles pointées vers un ciel brumeux, la devançait, en la frôlant, sans s'inquiéter de sa colère, courait, revenait, et recommençait son manège. Le chien-loup ne portait pas de collier, signe d'indépendance complète !

Mais nous chassions... l'énorme bête devenait vraiment encombrante. J'essayais les cailloux, de loin, bien entendu, les mottes de terre et un gros bâton de coudrier. Peine perdue. Il faisait trois pas en oblique, dédaigneux, même étonné, puis se collait à mon oncle qui lui disait sans conviction : « Veux-tu bien t'en retourner, vilain ! » Le chien-loup branlait la queue et comprenait exactement le contraire.

Seulement voilà : ce policier chassait aussi, et fort bien, je vous prie de le croire. Nous avions pris la lisière de la forêt. La chienne donnait des signes d'inquiétude, d'énervement, dans un champ d'étroubles. Le chien-loup, lui, part brusquement, s'arrête à 100 m., 10 se-

condes, comme un Setter des plus distingués, puis fonce à plus de soixante à l'heure, muet comme un vengeron. Le manège me surprend. Je saute sur la crête et vois détalier, derrière un mamelon, le plus beau lièvre que j'aie jamais vu. La chienne, nez dans la terre, tournait en zig-zag dans le champ. Je l'appelle tout en bondissant sur les traces du bossu et du chien-loup. Diane prend la filée et s'élanche en hurlant. Nous avons attendu, mon oncle et moi, en bordure de la forêt. Le chien-loup, estimant qu'il en avait assez fait, laissa la chienne poursuivre sa tâche et le lièvre. Il revint vers nous, joyeux, toute langue dehors, au bout de dix minutes.

Trois-quarts d'heure après, le lièvre, toujours poursuivi, pointa sur le chemin de dévestiture que j'avais repéré, et, fit la chandelle. J'étais à bonne distance, je tirai comme à la cible. Ce bossu faisait 5 kg. 400.

Le plus extraordinaire c'est que j'en tirai encore deux de la même manière. Le chien-loup levant, la chienne poursuivant.

Le soir, avant de monter dans l'auto à Montpreveyres, je donnai au gros cabot le reste des greubons et une bonne caresse. Il me regarda d'un air de dire : « C'est tout ! », puis plongea le nez dans le papier gras. Je ne l'ai pas revu.

Au retour, mon oncle me fit :

— Dis donc, si on avait rencontré le gendarme ? C'est ça qui aurait été drôle. Il aurait été persuadé que le chien-loup nous appartenait.

— Entre policiers, répondis-je en contemplant les trois têtes de lièvres qui dépassaient de mon sac, bien sûr qu'il n'auraient pas voulu se faire des histoires !

Le fusil à deux coups :

J. et G. Molles.

De quelques écrivains de chez nous

C.-F. Landry : *Garcia*. (Editions Eynard 1947.)

En présence des « Léman » de Ferdinand Hodler, cette pensée m'est chaque fois revenue à l'âme : « Comme il a su rendre « notre Lac » et le peindre... dans le monde !

Cette impression picturale tenace devant un Léman d'Hodler, elle m'obsède, un roman de C.-F. Landry terminé...

On a si peu l'habitude du monde, ou plus exactement de l'univers, et du rôle authentique que l'homme est appelé à y jouer.

Comme les arbres nous empêchent de voir la forêt, on a tant de peine à imaginer que la forêt existe pour elle-même...

C.-F. Landry, provençal par patrie d'adoption, y a été chercher surtout l'espace où l'homme, ce vainqueur-vaincu, pouvait enfin y respirer le monde, le dormir, le rêver, s'y libérer de ce conformisme qui le réduit à ne plus être qu'un automate...

Aussi, dans *Garcia*, son dernier roman, comme dans sa *Route d'Espagne*, vit-on non seulement le « fait divers » qu'il nous conte et dont l'intérêt va croissant — je connais des lectrices qui s'empresseront d'aller à la dernière page, les malheureuses — mais encore de la vie de l'homme libre, *Garcia*, par rapport à la femme enchaînée, *Alda*...

Et cela donne lieu à des confrontations bi-

sexes hors-circuit, en quelque sorte dépayées, évadées de la prison citadine ou campagnarde, une sorte de face à face avec l'Amour et son envers *La Mort*...

Le ton ? Voici qui vous en donnera une idée :

Alda, dame de condition, échappe, sur une route, à la poursuite de sbires. *Garcia*, mystérieux muletier, la sauve en lui permettant de passer pour sa femme... Mais encore faudra-t-il qu'elle le devienne...

Le drame est noué auquel est convié le monde et cela donne aussitôt un sens profond au paysage, un sens profond aux vies humaines...

Les mots s'éclairent du dedans et du dehors :

« Elle (*Alda*) aurait si bien su se défendre contre tout homme jouant son jeu d'homme, poussant ses avantages, tirant âprement de petits profits d'un geste, d'une parole. C'est cela qu'on appelle aimer : deux petits chiens qui se tiraillent une pantoufle. La pantoufle ne se mange pas : tout est prestige ; gagner ou perdre ; emporter fièrement le trophée. Etre le petit chien faraud. Et quand l'autre ne tiraille plus à contresens, le jeu perd tout attrait, et même toute signification. On appelle cela : aimer. C'est se donner beaucoup de mal, c'est triompher méchamment. C'est attacher du prix à une pantoufle...